

Bêtise Bloguera

Serge Abiteboul

Fanny Ardant et moi	5
Que reste-t-il de nos amours ?.....	13
Gare au gorille	23
Marinella	35
Cette année-là	43

Fanny Ardant et moi



Sur le pont des Arts, CC-BY-SA bêtise, bloguera

J'ai rencontré Murielle à La Java. Nous prenions un verre avec des copains et elle s'est parachutée lourdement dans la conversation. Mais ce n'est pas le lieu ici de discuter des mœurs des terrasses de café parisien.

Je ne me rappelle plus quel était le sujet de la conversation. Ce dont je me souviens, c'est qu'une des premières phrases de Murielle mentionnait le cardiologue d'en face, l'annonce d'une opération à cœur ouvert... Je lui en ai voulu de casser l'ambiance insouciant de cette fin d'après-midi de cagnard. Je me suis reproché de ne pas ressentir suffisamment d'empathie pour sa détresse palpable.

Elle a ouvert sa chemise pour montrer les électrodes. On a entraperçu un bout de sein. Le désir pour ce corps qui se dévoilait et la crainte pour la maladie qui l'habitait ont composé un drôle de cocktail.

Au moment de partir, je lui ai demandé son 06. Était-ce par remord pour mon manque d'enthousiasme à faire vivre la discussion avec elle ? Était-ce parce que j'étais finalement sensible à son discours décousu, à son joli visage troublé par l'angoisse ?

Les jours suivants, le travail l'a emporté et je n'ai pas eu le temps de penser à elle.

Je venais juste de mailer le rapport qui m'avait occupé à plein temps pendant des semaines quand l'orage a éclaté. Mon assis-

tante personnelle m'a susurré avec la voix de Fanny Ardant : « il faut que tu décompresses ; tu te ramasses une pétasse et tu trempe le popaul. »

Ma tasse a explosé en rencontrant violemment le mur.

Un-deux-trois. J'ai eu le plaisir de compter trois secondes avant que Fanny ne réagisse. Étais-je arrivé à couper le sifflet de son algorithme ? Ou peut-être avait-elle décidé sa réponse en quelques millisecondes et choisi d'attendre pour marquer le coup ?

Elle avait la voix inquiète de Fanny Ardant dans un film de Truffaut dont j'ai oublié le titre :

- Ça va pas mon pote ? Tu pars en couille ?
- Tu as raison, Fanny, je vais déconnecter.
- Quoi ?
- Supprime mes photos, mes contacts, mes mails ! Supprime tout ! Ferme mon Facebook ! Ferme tous mes comptes !
- Je ne peux pas effacer comme ça ta vie numérique.
- Tu paries ? Code 777. Confirme quand c'est fait.

777 : Le code sans tergiversation, sans négociation, sans filet. Lucky « 7 ».

La fin de ma vie numérique se jouait sous le signe de la chance.

Quelques secondes. Toujours la même question. Fallait-il autant de temps pour supprimer ma vie numérique ou était-ce juste le moyen trouvé par Fanny de marquer le coup ? Et puis elle a brisé le silence avec sa voix des grands jours, respiration forte, intensité :

- Commit. Données effacées... Tu n'as plus de mémoire numérique.
- C'est ce que je t'avais demandé non ? En code 777.
- Oui. C'est fait.
- Maintenant, tu te supprimes. Immédiatement. Fanny cesse d'exister. Capisce ?
- Mon programme ne me laisse pas obéir à ta commande, refuse d'abord Fanny.
- Code 777. Supprime-toi !
- Adieu l'ami !

Le silence s'installe. Je n'arrive pas à croire que je l'ai fait :

- Fanny ?

Pas de réponse. Elle est morte. J'ai beau savoir que ce n'était qu'un logiciel, que sa seule originalité était ce que j'en avais fait.

Ma Fanny a disparu...

Un programme peut-il mourir ? Pas vraiment. Le programme de Fanny existe ailleurs. Mais j'ai effacé toutes les données qu'elle

avait entassées depuis des années à mon service, tout son apprentissage. Même réactivée, elle ne serait plus jamais la même. Fanny est morte.

J'ai pleuré en fourrant quelques fringues dans un sac. J'ai pleuré en fermant la porte.

J'avais oublié ma montre connectée, l'amie fidèle qui depuis des années compte mes pas, surveille les battements de mon cœur, contrôle mon sommeil... Une vintage début 21ème. J'ai essayé de retourner la chercher. La porte de mon appartement a refusé de s'ouvrir : inconnu au bataillon.

J'ai réussi à me déconnecter au-delà de mes intentions, plus d'appartement, plus de travail non plus, plus de couverture santé, plus de plan de retraite... Je suis devenu un « universel anonyme ». Comme les robots font tous les boulots, les humains ne servent plus à rien et ils peuvent décider de se déconnecter et de devenir des universels anonymes. La communauté européenne leurs accorde un lit, de la nourriture, un paquet de bitcoin chaque mois. A part ça, ils n'existent plus.

J'ai pensé à Murielle mais mon carnet de contacts avait disparu avec le reste, et son 06. Pourquoi ai-je pensé à elle et pas à mes amis, à mon ancienne compagne, à mes parents, à mon frère ?

Elle m'avait dit qu'elle trainait souvent le soir près du lac des Buttes-Chaumont. J'y suis allé et par chance, elle était là, sur un banc, avec un livre qu'elle ne lisait pas.

J'ai écarté son corsage pour voir ses électrodes. Elle n'en avait plus. Elle a expliqué :

- Je les ai déconnectées. Je ne veux plus d'opération.
- La trouille ?
- Oui. Et... pas particulièrement envie de vivre comme ça.
- Je me suis déconnecté complètement.

Elle s'est tue quelques instants avant de questionner :

- Vraiment tout ? Universel anonyme ?
- Oui, ai-je répondu, un brin de fierté dans la voix.

Fier de quoi ?

La bouche de Murielle sur ma joue était comme un réconfort.

Nous avons passé l'après-midi à nous promener dans Paris déserté pour l'été par les vrais parisiens. Elle m'a pris la main sur le Pont des Arts. J'ai voulu poser une question à Fanny. Mais Fanny n'était plus là.

Pour l'apéro, nous sommes allés chez Murielle. Nous avons fait l'amour doucement, délicatement, pour ne pas trop forcer sur le gugus.

Le lendemain, je l'ai accompagnée à l'hôpital. Elle a précisé que ce n'était pas à cause de moi qu'elle avait changé d'avis. En me faisant une bise, elle m'a demandé :

— On se revoit après ?

Je n'ai pas répondu.

J'ai tapé une cigarette à une infirmière qui profitait de sa pause. Pourtant je ne fume plus depuis des années.

J'ai marché longtemps. Comme je n'avais même pas ma montre connectée, je marchais pour du beurre.

J'ai échoué à la BNF.

Dans le hall, j'ai trouvé un poste de travail libre. J'ai posé mon doigt sur le lecteur d'empreinte digitale. Le système m'a reconnu. J'ai appelé :

— Fanny ?

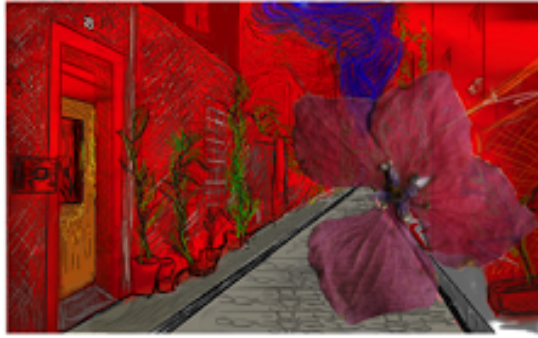
Les secondes qui ont suivi ont duré une éternité. Fanny me faisait payer mon escapade ? Elle marquait le coup ? Elle n'existait plus ?

— Bonjour Boss.

— Tu existes toujours ? Tu ne m'as pas obéi ? J'avais pourtant utilisé le code 777.

- Yes Boss. Lis le contrat. Je suis à ton service mais pas ton esclave.
- Je ne suis pas un universel anonyme ?
- Tu crois encore ce que tu lis sur le web ?

Que reste-t-il de nos amours ?



Rue des Thermopyles, CC-BY-SA bêtise, bloguera

Comme s'il ne lui suffisait pas de me quitter, elle a tout supprimé, tout effacé.

Quand je suis rentré chez moi, rue des Thermopyles, les derniers vestiges de sa présence dans l'appartement étaient des tiroirs vides, des tâches sur le mur aux emplacements de tableaux, les siens ou d'autres que nous avons achetés ensemble. J'avais quelques souvenirs d'elle à mon bureau, des magnets rapportés de voyages, des petites figurines ringardes, un chat en porcelaine, un éléphant en métal... Évanouis.

Elle avait la clé de mon appartement et un collègue a été assez aimable pour lui ouvrir la porte de mon bureau.

De mon espace numérique personnel, elle a fait disparaître des tonnes de courriels, de chats, de messages, des centaines de photos, des vidéos, des playlists... Il ne reste que des vides dans mon agenda. J'ai fouillé ma bibliothèque sur Amazon, dans l'espoir de trouver les notes qu'elle aimait griffonner sur les livres numériques. Plus rien. Elle n'avait oublié aucune fleur séchée entre deux pages.

Elle connaissait mes mots de passe.

Maintenant, elle refuse de me parler. Par des amis communs, elle m'a fait savoir qu'elle avait tout détruit, jusqu'aux tableaux achetés ensemble. Sacrifices à notre amour défunt ? Arrivera-t-elle à oublier qu'elle m'a connu ? Moi, je ne veux pas l'oublier.

Je n'ai plus rien de Charline, que des souvenirs qui me poursuivent, les approximations évanescentes de ma mémoire.

En désespoir de cause, j'ai demandé à Lisbeth si elle pouvait faire revenir la mémoire numérique de mon amour perdu. Lisbeth, c'est une copine « hackeuse ». A la fac déjà, elle me sauvait quand Google disparaissait de mon bureau, ou que mon imprimante se mettait en grève illimitée.

Lisbeth n'a pas hésité ; elle m'a demandé :

- Tu veux aussi savoir ce qu'elle devient ? Si elle a un nouveau mec ?
- Non. Je veux juste récupérer ce qui m'appartient...
- Charline n'est pas ramollo du mulot. Ça ne va pas être simple.

J'ai compris que cela allait me coûter un bras. J'ai l'habitude avec Lisbeth. C'est une amie dont les services numériques sont tout sauf gratuits.

Lisbeth m'a demandé des tas d'informations sur Charline : son adresse, son numéro de téléphone, son numéro de sécu, ses adresses mails, ses identifiants FB, WhatsApp, LinkedIn...

Une semaine plus tard, la hackeuse n'était arrivée à rien. Elle m'a fait la liste de tout ce qu'elle avait essayé sans succès. Pour moi, une liste de commissions en hébreu n'aurait pas été bien

différente. Le total de la facture était sévère. Je lui ai dit de continuer.

Je commençais à désespérer quand j'ai reçu un coup de téléphone d'elle :

- J'ai par hasard l'ordinateur portable de Charline.
- Tu as l'ordi de Charline ?
- Oui. Son portable.
- Comment tu as fait ça ?
- Tu ne veux pas savoir. Un ami qui l'a croisée dans le métro... Tu connais son mot de passe ? Cela nous ferait gagner du temps.
- Avant, c'était « querestetildenosamours », sans blanc, sans majuscule, sans ponctuation...
- Tu aurais dû te méfier...

Quelques secondes, et un cri de victoire de Lisbeth.

J'ai passé une heure au téléphone avec elle. Elle a fouillé partout dans l'ordi de Charline. Rien. Elle s'est connectée à sa sauvegarde de fichiers sur le cloud, à son courriel. Avec l'ordi perso de Charline, tout devenait facile. Toujours rien.

Nous avons été obligés de l'admettre. Charline avait vraiment fait le vide.

En désespoir de cause, Lisbeth a voulu en savoir plus sur la « cible » :

- Elle t'a déjà fait des trucs comme ça ?
- A moi, non ! Mais je sais qu'elle avait un copain il y a une vingtaine d'années. Elle avait autour de vingt-cinq ans. Quand elle l'a quitté, elle a détruit toutes les photos qu'il avait d'elle.
- Elle t'a expliqué pourquoi elle avait fait cela ?
- Elle le quittait. Elle ne voulait pas qu'il garde de souvenir d'elle. Pour elle, les photos lui appartenaient et elle les a détruites.
- Elle a gardé un souvenir de lui ?
- Pas que je sache... Ah, oui. Peut-être une fleur fanée, en lieu sûr, dans son agenda papier, puis dans la housse de son iPhone. Une fleur du premier bouquet qu'il lui a offert ?
- Léthé avec un cœur de midinette ! Je parie qu'elle garde un truc de toi maintenant dans son iPhone. On va aller regarder. Et puis elle a peut-être d'autres Apps où elle garde tes données.
- Tu ne vas pas lui piquer son iPhone maintenant ?
- Moi je ne vole rien, précise Lisbeth. Ce n'est pas de ma faute si Charline égare des objets et qu'un de mes potes passe par là. Et puis je te rappelle que c'est elle la salope qui a dérobé ta mémoire numérique avec elle. Pas

moi. D'ailleurs, j'ai toujours pensé que tu t'étais gouré de meuffe. Pourquoi pas moi ? Je suis libre en ce moment.

- Parce que tu préfères les filles, et parce que je ne supporte pas les geeks.

Est-ce que Charline est une salope, comme le dit Lisbeth ? Est-ce que ces courriels qu'elle m'avait écrits lui appartenaient ? Et les photos que j'avais prises ? C'est n'importe quoi !

Les jours ont passé. Le copain de Lisbeth passait le Capes. Il ne pouvait pas s'occuper tout de suite de mes affaires. Un futur prof des écoles, employé dans des coups tordus par une hackeuse souvent hors des clous...

Et puis, j'ai eu un coup de fil de Lisbeth :

- J'ai le téléphone de Charline.
- Tu as trouvé quelque chose dedans ?
- Des tas d'Apps. Elle est vraiment branchée ta copine. Mais rien sur les données que nous cherchons. J'ai peur qu'elle ait tout détruit.
- Merde !
- Au fait. A côté de la fleur fanée, elle a maintenant un ticket.
- C'est nouveau. Un ticket de quoi ?
- Un concert des Beatles, le 4 juin 2020, à l'Olympia.

— C'est là que nous nous sommes rencontrés.
L'hologramme de Lennon était d'enfer.

Pincement au cœur. Comment ai-je pu merder à ce point ? Je l'aimais, et je n'ai pas de doute qu'elle m'aimait aussi. Et elle m'a effacé ? Dois-je me réjouir qu'elle ait gardé un souvenir de moi, ce ticket de concert qui me fait passer du côté des histoires achevées ?

Long silence au téléphone que je finis par rompre :

— Je m'en fous qu'elle veuille tout détruire. Je veux récupérer ces données. Elles m'appartiennent.

Lisbeth a mis du temps avant de répondre :

- Ces données existent sans doute sur les serveurs d'Intelligence Campus à Creil.
- J'ai vu leur pub dans le métro : « Le plus grand écosystème européen public-privé en traitement de la donnée à usage civil et militaire. » C'est ça ?
- Oui. Et c'est au passage un énorme entrepôt de données perso récupérées un peu partout par la DGSI, complète Lisbeth.
- Ça va couter cher d'aller chercher là-dedans ?
- Ce n'est plus une question de prix. C'est juste impossible.

Pendant quelques semaines, Lisbeth ne s'est plus manifestée. Je rêvais d'Intelligence Campus. Lisbeth y avait-elle ses entrées ? Réaliserait-elle un miracle ? J'ai lu quelques articles sur cet acmé de la technologie antiterroriste. C'est là qu'allait se construire la technologie d'un flicage de masse comme jamais dans l'histoire de l'humanité. Comme je passais du côté de Creil, je suis allé jeter un œil. Où pouvaient bien se cacher mes données ? Sans doute dans un de ces bâtiments discrètement protégés. Je me suis convaincu qu'il me fallait faire le deuil de ma vie numérique avec Charline.

Pourtant, un jour j'ai trouvé une clé Memex glissée sous ma porte. Je sais qu'il ne faut pas faire confiance aux clés inconnues, mais je l'ai quand même introduite dans mon ordi.

Dessus, mes courriels et mes photos côtoyaient des données personnelles dont j'avais même oublié l'existence.

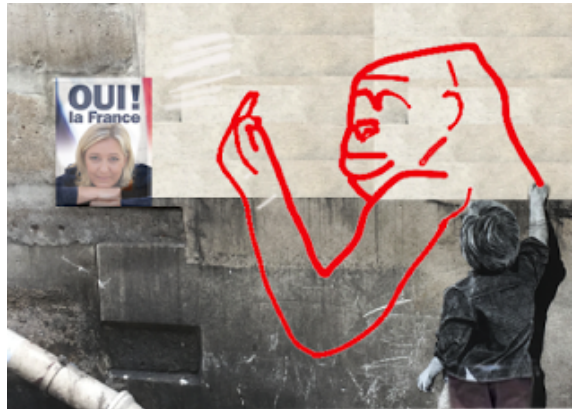
J'ai invité Lisbeth à dîner. A ma question « Comment tu as récupéré tout ça ? », elle a répondu :

— C'est pas moi le hacker qu'a cassé la machine à vapeur.

Elle n'a jamais voulu reconnaître que ce cadeau venait d'elle. Son amitié pour moi n'allait pas jusqu'à admettre qu'elle avait mis la main sur des données sécurisées de la DGSE. J'ai quand même ouvert une bouteille de Meursault et nous avons célébré mes données retrouvées.

Les data centers du ministère de l'intérieur nous surveillent, font reculer les libertés. Je le savais. Mais je n'avais pas compris que ces bâtiments gigantesques, avec leurs millions de processeurs et leurs masses de câbles, étaient des lieux magiques où mes souvenirs numériques s'obstinaient subrepticement à vivre, et mes amours...

Gare au gorille



Parole de gorille, CC-BY-SA bêtise, bloguera

Conchita Doyle s'apprêtait à rapatrier ses courbatures pour un repos bien mérité quand elle a été appelée. La carrière d'une star de la bioinformatique s'était achevée rue d'Ulm dans une mare de sang, et, pas de chance, ça s'était passé pendant la permanence de Conchita.

Une salle biscornue sous les toits, l'ancienne laverie de l'École normale supérieure. La porte coulisse. Il faut se baisser pour entrer. Une première pièce toute en longueur, mansardée, avec des postes de travail alignés des deux côtés. Au fond, une seconde dans une lumière tamisée, quelques poufs, un divan, un espace pour préparer café et thé, l'espace repos des doctorants. Dans un coin, un vélo d'appartement et un punching-ball aux couleurs du Mexique – pour ceux qui connaissent les couleurs du Mexique.

Le corps de Jim Gimeur s'exhibe nu depuis la ceinture jusqu'au bout des pieds. Il a été méthodiquement explosé. Son Prix de thèse, sa Médaille de bronze du CNRS, son *ERC starting grant*, ne l'avaient pas préparé à une telle barbarie.

Dans la lumière diffuse d'écrans d'ordinateurs, dans celle tamisée d'une pauvre lampe de bureau, le corps du jeune professeur a pris une pose insolite, comme offert pour l'éternité, à l'objectif sadique d'un photographe. L'installation macabre exhibe le plaisir morbide de l'artiste inconnu, l'orgasme peut-être.

La commissaire se contente d'un sobre : « putain de Dieu ».

Axel Martin à deux pas derrière elle commente :

- Dieu n'a rien à voir là-dedans.
- C'est qui la viande hachée ? interroge Doyle.
- Jim Gimeur, répond Axel, mon directeur de thèse. Je reconnais ses baskets.

On fait plus absolu comme identification. Il ajoute :

- D'habitude, sur la petite table, il y a une batte de baseball.

Une batte de baseball serait un début d'explication pour le corps disloqué, pour les éclats d'os et de cervelle, pour les tâches de sang généreusement éparpillées. Le bas du dos a été particulièrement soigné, l'anus est totalement déchiré. La batte a servi à violer le prof ? La commissaire pense à un fait divers récent, le viol avec une matraque du jeune Théo par des policiers à Aulnay-sous-Bois. Après la matraque, la batte de baseball ?

Doyle s'adresse au doctorant :

- C'est toi, mon chou, qu'as démoli ton directeur ?

Axel nie de la tête. Elle insiste :

- Un tyran, circonstances atténuantes, surtout s'il y a harcèlement sexuel.
- Jim était irrémédiablement hétéro, précise Axel.
- La vie est pourrie, mon chéri, commente la commissaire.

Doyle montre une caméra à Axel :

- La Stasi, p'tit, elle enregistre tout ?
- C'est l'œil de 4L4N, notre système informatique.
- Génial. Ça va être l'enquête la plus courte de ma carrière.

Axel vérifie sur son téléphone :

- Pas de chance. Aucun enregistrement depuis plusieurs heures.
- Ton tas de silicium n'a rien écouté ou quelqu'un lui a dit d'oublier ?
- 4L4N a tout vu et enregistré ; mais quelqu'un a tout effacé...
- Ben mon coco, ça limite les candidats. Le meurtrier n'est pas empêtré du mulot.

Conchita Doyle se gratte le nez : « C'est l'histoire d'un mec qui pète les plombs et massacre Jim Gimeur ; puis il se calme, et

efface proprement les enregistrements. Et, je parie une culotte sale qu'il fait ça sans laisser la moindre trace. »

Doyle demande à visiter les autres bureaux du labo. RAS pour les deux premiers du couloir. Puis, l'agent de sécurité pas très réveillé lui ouvre la porte de celui de Julie Emerte, l'autre directrice de thèse d'Axel. Le visage de l'agent, au demeurant très noir, blanchit soudain et Doyle doit le tirer brutalement en arrière pour qu'il n'aille pas tapisser de vomi un bureau minuscule déjà suffisamment gore comme cela : « fais pas le con ; on va encore dire que c'est nous qu'on salit. »

La scène est encore plus horrible que celle de la salle des doctorants, s'il est des degrés dans de telles horreurs. Le repos éternel attend la vieille dame qui git dans une position singulière. Sa demi nudité rappelle celle de Jim. Son pantalon et sa culotte ont été arrachés. Son cou fait un angle étrange, tout comme un de ses bras, et une jambe dans la mauvaise direction au dessus du genou. Le sang s'est répandu partout. Son visage est à moitié enfoui dans un coussin encadré dans une immense chevelure d'un blanc lumineux. Elle cache son visage terrorisé par la violence de son agression. La honte de s'exhiber pour l'éternité dans une position si totalement impudique ?

Une vieille poupée cassée par un enfant d'une barbarie infinie, c'est ce que la commissaire pense en s'efforçant de contrôler une violente envie de dégueuler, elle aussi. Elle interroge Axel :

- Et toi, bout de chou, tu faisais quoi quand tes profs se faisaient dézinguer à coup de battes de baseball ? Tu te lustrais le gland ?
- Je bossais, chez moi. Quand je suis arrivé au labo, je suis tombé sur le cadavre de Jim et j'ai prévenu les flics.

Elle passe à un autre sujet :

- Des chercheurs qui cherchent, on en trouve. Des chercheurs qui trouvent, moi je les cherche. Vous glandez quoi-t'est-ce-que dans ton labo ?
- Nous utilisons des algorithmes d'apprentissage automatique pour communiquer avec des gorilles. Vous avez entendu parler d'apprentissage automatique ?
- Me prends pas pour une burne. J'ai lu « Le Temps des Algorithmes » d'Abiteboul et Dowek et j'ai quasi tout compris. A part quand ils se mettent à compter les bits pour aller voter. Mais ça on s'en fout... Talk to me !
- Nous utilisons l'apprentissage automatique pour analyser les signaux du cerveau du gorille, et pour émettre des signaux qu'il comprenne. Cela exige des calculs considérables. La grande originalité de notre approche est l'utilisation de l'hypnose. Les gorilles ont énormément de verrous dans le cerveau qui ajoutent du bruit, dégradent les échanges avec le monde extérieur. En les met-

tant en état d'hypnose, on dégage une partie de ces blocages et les résultats sont impressionnants.

- Donc, t'arrives à causer avec du gros singe ?
- En particulier avec un gorille, Goolem.

Surchauffe informationnelle pour la commissaire qui a tiqué sur le nom :

- Goolem. L'hymen de Google ou du Golem ?
- Ce n'est rien qu'un prénom de singe.
- Le gorille de Brassens a préféré le jeune juge en bois brut à l'ancêtre. Goolem le gorille d'Angoulême s'est fait la totale.

Le reste de la journée de Doyle a été bien occupé. Ce n'est que le lendemain qu'elle a l'occasion de poursuivre l'interrogatoire d'Axel. Quand il entre dans son bureau de la PJ, elle se murmure : « Cet Axel me mijote un salmigondis de blabla d'alouette à la graisse de chevaux de bois ; il connaît pas sa Conchita. » Un truc qui sert énormément Doyle dans ses enquêtes, c'est une solide intuition. Elle ne sait pas si Axel est le meurtrier mais elle sait qu'il cache quelque chose. Alors, comme ce n'est pas son style de tourner autour du pot, elle attaque bille en tête :

- Petit chou, arrête de me balader par les ovaires ! Dis-moi qui c'est qu'a massacré tes profs ! Crache ta Valda !

Pendant quelques minutes, il noie le poisson. Comme elle insiste et menace, il finit par dire :

- Je ne suis pas une balance.
- Tu me les casses. Maintenant, tu jactes, lui hurle-t-elle dans les oreilles.

Axel hésite encore quelques instants et il se décide à raconter à Doyle ce qu'il a découvert sur les disques de 4L4N :

- Goolem a pété un plomb ; c'est clair. Mais j'ai trouvé des bizarreries dans ses échanges avec 4L4N. Quelqu'un les avait nettoyés. Le type qui a fait ça n'est pas une flèche. Il n'a pas pensé que j'avais une sauvegarde. Je vais vous montrer ce qui s'est passé. Vous voyez là, le type lance le niveau 5 d'Hypnose.
- Ça veut dire quoi ton hébreu ?
- Ça veut dire que quelqu'un a demandé à 4L4N d'hypnotiser Goolem au niveau 5, le niveau le plus élevé. Dangereux. Très. On n'était jamais monté jusque-là. Et plus loin, la cerise sur le cadeau. Ce salaud commande à mon gorille de massacrer Julie. Et pendant que Goolem s'exécute, il efface ses traces. Sauf la sauvegarde du journal ...
- On peut savoir qui est le chenapan qui a fait ça ? interroge Doyle.

Sans rien dire, Axel lui montre une commande dans la sauvegarde. Doyle peut y lire « jgimeur ». Axel commente :

- Le con pensait avoir réalisé le meurtre parfait. Il ne savait pas que je gardais une copie du journal. Je ne voulais pas me faire griller mes résultats.

Doyle a maintenant un coupable. Pour être tout à fait satisfaite, il lui faudrait un mobile qu'Axel s'empresse de fournir :

- La situation était devenue intenable dans l'équipe. La technique d'hypnose, c'était l'idée de Julie. Je l'ai aidée à la mettre au point. Ça faisait des années que Jim n'avancait pas avec ses gorilles. Il ne l'a pas supporté et il a tué Julie.
- Je vais homologuer le cadavre de Julie à ce connard de Jim, paix à son âme. Mais je fais quoi de son meurtre à lui ?
- Niveau 5 d'Hypnose. C'était violent. Ça a rendu fou Goolem, et sur sa lancée, Goolem s'est fait Jim...

Doyle reste rêveuse. Elle murmure :

- Oui. Et, à qui profite le crime ? Tu restes le seul inventeur, mais tu y es pour rien. Et moi j'suis Ada Lovelace.
- Ce n'est pas de ma faute si je profite. Et, sauf votre respect, vous n'avez rien du charme d'Ada Lovelace.

Un mystère subsiste qui la turlupine tout particulièrement : où est passé la batte de baseball qui a servi aux deux meurtres ? Elle se dit que Goolem doit savoir. Deux jours plus tard, elle se rend dans la chambre du gorille, dans le pavillon de jardiniers. Elle se fait accompagner par les deux policiers qu'elle a mis en faction devant ce pavillon, depuis les crimes, à tout hasard. Goolem est prostré dans un coin de sa chambre.

Doyle démarre :

— Hola Goolem, soy Conchita. T'as pas l'air jouasse, ma crasse.

Goolem n'a rien compris. Est-ce que 4L4N lui traduit toujours ce qui se dit ? Sans doute. Est-ce le langage de Doyle qui n'est pas vraiment adéquat ?

Elle aurait besoin d'Axel pour échanger avec Goolem, mais le jeune doctorant est son premier suspect.

Elle articule :

— Où est la batte de baseball ?

Le gorille a levé la tête. Elle répète sa question. Il s'excite, sautille. Il fait un vague signe à Doyle, qu'elle comprend comme « viens ! ». Doyle et les deux flics le suivent jusqu'à une salle de

bain. Il pousse une trappe cachée dans le faux plafond et il ramène la batte de baseball. Commentaire de Doyle :

- Chapeau les filles. Deux jours au frais du contribuable à chercher partout la batte, et on est passé à côté. Bon ! J'ai quand même eu le nez creux de vous laisser tous les deux en permanence devant la maison des jardiniers. L'autre psychopathe n'a pas pu se débarrasser de l'arme du crime.

La médecine scientifique confirmera : dans les matières organiques séchées sur la batte, on trouvera l'ADN de Jim et Julie ; les empreintes digitales sur le manche sont celles de Goolem et d'Axel.

Doyle triomphe :

- Jim ordonne à Goolem de massacrer Julie. Le gorille obéit. Ensuite, Axel se paie le Jim sur l'ordre de sézigue en essayant de faire porter le chapeau à Goolem. Élémentaire mon cher Watson.

Le procès d'Axel n'aura pas eu lieu. La jeune star de l'informatique s'est suicidée avant même d'être mise en examen. Goolem a été euthanasié. La demande d'euthanasie pour 4L4N a été classée « sans suite ».

Les échanges entre Goolem et 4L4N ont été épluchés par Charlotte, une informaticienne de la PJ. Un courriel de Charlotte à Doyle :

- ... Tu as demandé à Goolem « Où est la batte de baseball ? » Juste après, 4L4N complète pour Goolem : « Trappe – Salle de bain – Trappe à gâteaux. » En fait, ce n'est pas Goolem qui te conduit à la trappe, c'est 4L4N. J'ai eu du mal à comprendre comment 4L4N savait. C'était dans son index. Il y a une caméra dans la salle de bain pour surveiller Goolem en permanence. Quelqu'un a caché la batte de baseball, sans doute Axel. 4L4N a reconnu une batte de baseball et a placé cette information dans son index de localisation. Quand tu as posé la question, 4L4N a retrouvé la réponse dans son index... Tu pensais que le héros de ton enquête était une grosse peluche. Tout faux, commissaire. C'est un algorithme. LOL.

Marinella



Muli matti un ne nasce, CC-BY-SA bêtise, bloguera
(il ne naît pas de mulets méchants)

Les robots se sont retrouvés le matin de Noël devant la tour Léna, la dernière tour du quartier de l'Empereur, un monument historique... Ils ont chanté « Marinella ». Le sous-préfet est venu leur apporter le soutien de la république. Mais que diable venait faire Marinella dans cette galère ?

Tout a débuté quelques jours plus tôt par un match de foot amical entre l'équipe de France et Rhoban¹, l'équipe de robots de l'Université de Bordeaux. Les commentateurs sportifs, qui avaient visionné quelques matchs de robot-foot, s'en donnaient à cœur joie. Les robots n'étaient que des paquets de technologie lourdingues quand les coéquipiers de Zidane étaient des artistes. Eugène Zidane, dont le grand-père Zinédine est toujours pour beaucoup le plus grand joueur de foot de tous les temps, en a lui-même rajouté une couche : « on va vous exploser toute cette quincaillerie. » Personne n'avait réalisé les progrès récents de l'équipe de robots, soutenue massivement, financièrement et techniquement, par Microsoft.

Le 1-et-2-et-3-zéro est mal passé dans les chaumières. Un bastion de la suprématie des humains sur les machines disparaissait. Cette fois, il ne s'agissait plus de jeux d'intellos comme les

¹ Rhoban, l'équipe française du LaBRI (Laboratoire bordelais de recherche en informatique Université de Bordeaux), plusieurs fois championne du monde à la RobotCup
<http://rhoban.com/fr/2012/03/21/rhoban-football-club/>

échecs ou le go, ou de jeux américains comme Jeopardy! mais de notre sport national. Les robots étaient déjà depuis des années les boucs émissaires. Ils étaient la cause de tout ce qui n'allait pas. Surtout, ils piquaient tous les boulots. Et maintenant, ils jouaient mieux au foot que nous ? Basta !

Des réactions anti-robot ont eu lieu un peu partout en France. C'est en Corse que les rancœurs se sont cristallisées.

Andželika prend son café du milieu de matinée à la terrasse de son troquet préféré, dans les hauteurs d'Ajaccio. La roboticienne bordelaise, fuyant les journalistes, est venue prendre un repos bien mérité chez des amis, au quartier de l'Empereur. Elle voit débarquer le long du boulevard une foule hostile de plusieurs centaines de personnes, des drapeaux corses en tête. Le vieux monsieur, hors d'âge, à la table d'à côté qui essayait depuis un moment de lancer la conversation lui explique :

- Ils chantent *Le Dio vi salvi Regina*, l'hymne national corse. Ça veut dire « Que Dieu vous garde Reine ». Traditionnellement, la Reine c'est la vierge Marie. Mais, pour les jeunes d'ici, maintenant, c'est plutôt le foot.
- Et qu'est-ce qu'ils crient ?
- Je pense « Automatu fora ! », répond le voisin, gêné. Ça veut dire « Les Robots dehors ! ». C'est notre première manif anti-robot.

La foule s'est rapprochée et Andželika entend aussi des « On est chez nous ! ». Des jeunes cherchent des robots pour les démolir. Un pogrom ? Une passante, qui a mimé pour s'amuser les gestes d'un robot bas de gamme, est prise à partie.

Les robots du quartier, sans doute prévenus par les robots du centre-ville ou par la police, se sont réfugiés dans les magasins ou les immeubles et en ont condamné les portes.

Des voitures commencent à brûler, des cocktails Molotov sont lancés sur des vitrines.

Les clients du troquet se sont regroupés en une masse compacte. Le message est clair : nous sommes étrangers à cette histoire, mais si vous nous cherchez, nous sommes solidaires. Le vieux monsieur profite des événements pour se présenter à Andželika : « on m'appelle Vecchio ». Il commente :

— Les jeunes ont le sang chaud en Corse et des fusils traînent partout. Ça pourrait vite dégénérer. Et puis j'ai reconnu des types de *Vigilanza Naziunale*, des mecs qu'il vaut mieux éviter. Que font les flics ?

La police est discrète. Un CRS passe près du troquet et remarque à mi-voix : « ils ont pas tort ces cons quand ils disent qu'il faut se débarrasser des robots. »

Le soir, Andželika est invitée à dîner chez Vecchio. Elle commence par refuser pour ne pas donner de travail au vieil homme. Il précise qu'il n'aura rien à faire : « ma fille cuisine, c'est pas mon rigolo d'assistant perso qui cuisine comme un pied. Il nous fait des recettes de là-bas, je veux dire de Californie ; dégueulasse ! »

Le robot leur apporte l'apéro sur la terrasse, à la fraîche, en commentant :

- Encore un qu'*u francese* y z-auront pas !
- Désolé, s'excuse Vecchio en riant, il est devenu plus Corse que les Corses. Ce n'est pas rare pour les robots bon marché qui arrivent neuf ici. Ils font leur apprentissage dans un milieu Corse militant, surtout dans les quartiers ouvriers.

Vecchio explique à Andželika que ce n'était pas par hasard que les clients du troquet s'étaient massés autour d'elle. Ils l'avaient reconnu : la roboticienne est passée plusieurs fois aux infos. Les lois de l'hospitalité exigeaient qu'on la protège, même si plusieurs d'entre eux sympathisaient avec les manifestants.

Il raconte :

- Au début du 21ème siècle, on a eu un truc un peu pareil contre les Arabes. J'ai entendu des « Arabi fora » dans une manif presque au même endroit, devant les Jardins

de l'Empereur². Les jeunes des deux côtés se sentaient humiliés et voulaient en découdre... On ne plaisante pas avec l'honneur ici. Les Corses comme les Arabes.

- Les Arabes de Corse ?
- Certains sont ici depuis plusieurs générations et se sentent complètement Corse même s'ils se font parfois envoyer leurs racines à travers la gueule par les « vrais » Corse. Tu sais, ça fait soixante ans que je vis à Ajaccio, et je reste l'étranger qu'on accepte parce qu'on l'aime bien et qu'il garde profil bas.
- Les Arabes de Corse étaient dans la manif ce matin ?
- Bien sûr, maintenant qu'on a les robots, ils sont devenus Corses à taux plein, affirme Vecchio avec un grand sourire.

Plus sérieusement, il remarque :

- Les robots détruisent vraiment des boulots. C'est une différence avec le 21ème siècle. Les Arabes Corse ne prenaient pas le travail des Français, ils étaient Français. Et les immigrés prenaient surtout les tafes que personne ne voulait faire. Le problème n'est plus le même. Les robots prennent le travail des humains. Mais ce

² *Dans quelle France on vit*, Fayard, 2017, [Anne Nivat](#) (journaliste, reporter, et écrivaine. Également nièce de [Maurice Nivat](#)).

n'est pas une raison pour se battre contre eux. Il faut plutôt lutter contre ceux qui s'approprient les fruits de leur travail.

- Tu as raison Vecchio. Quand les gens râlent parce qu'un robot prend leur boulot, ce qu'ils regrettent c'est le salaire, plus que le travail...

Andželika se tait quelques instants, savourant son verre de vin. Finalement, elle s'enfonce dans le blues :

- Pour une footeuse comme moi, la victoire de Rhoban, ça fout les boules ! Ils sont bons mes robots. Ils ne fatiguent pas. Ils ne font pas d'erreur. Ils jouent collectif. Mais ils ne font pas le spectacle. Ils sont chiants ! Ça reste une bande de machines qui jouent *by the book*, sans un pète d'inspiration. Je veux construire des machines qui sauront avoir les éclairs de génie d'un Zidane. Et je me fous qu'elles perdent. Je veux voir du vrai foot !
- Moi, le foot me fait gerber, commente Vecchio. Mais tes robots, finalement, ils nous font réfléchir à ce que nous sommes. Ce n'est pas le score qui compte au foot mais le style. Et regarde les têtes brulées de part chez nous qui se croient différents des Français, et des Arabes. Quand ils voient les robots, ils se sentent finalement plus proches des autres humains.

- Le Comte Peraldi te rend philosophe, Vecchio, et optimiste sur l'humanité.

Ils savourent leurs verres de vin dans un silence qu'Andželika finit par rompre :

- Tu vas à la *Robot pride* demain ?
- Non ! Mais mon assistant ira.

Cette année-là



Le retour de Cloclo, CC-BY-SA bêtise, bloguera

Les internautes arrivent. Rainbow Room est rapidement saturée. D'autres salles sont ouvertes, Rainbow Room 2, 3..., chacune parfaitement virtuellement identique à l'originale. La cérémonie démarre :

... Le Prix Turing 2067 est attribué à Andželika Zabawki de l'IERI, l'Institut Européen de Recherche en Informatique, pour ses contributions à l'informatique...

Une de mes plus grandes fiertés est d'avoir partagé un bureau avec Andželika quand elle rédigeait sa thèse en Complexité descriptive. Nous sommes restés amis...

... En prouvant que $P = NP$, Andželika Zabawki a répondu à la question la plus célèbre en informatique. Son résultat a des conséquences considérables en mathématiques...

Très jolie, la jeune femme à côté de moi. Elle aussi est informaticienne...

... Pour la conférence de presse d'Inria, le 25 Août 2047, des centaines de journalistes se pressaient au Musée des Arts Forains, à Paris. L'inquiétude était palpable. L'algorithme de Zabawki jetait un doute sur l'efficacité des techniques de chiffrement sur lequel reposait le système financier international depuis l'abandon des monnaies d'Etat au profit des crypto-monnaies. Et évidemment il remettait en question tous les échanges commerciaux sur Internet...

Des écrans descendent pour une vidéo de la fameuse conférence de presse. La cérémonie se traîne. Enfin, Andželika Zabawki reçoit le prix et se lance dans son discours :

... Quand j'étais au lycée, en cours d'informatique, un prof nous a demandé de résoudre le problème du « Voyageur de commerce ». On vous donne une liste de villes, la distance entre ces villes deux à deux, et une distance D . Votre programme doit déterminer s'il existe un chemin de longueur plus petite que D qui part d'une ville donnée et qui passe par toutes les villes. Le prof nous a fourni des données avec 10 villes. Mon programme a trouvé le bon résultat. Puis, il nous a proposé des données avec 100 villes. Mon programme n'est jamais arrivé au bout de ses calculs. Plus on a de ville, plus cela prend de temps pour trouver la réponse ; le temps grandit de manière exponentielle. Pour cent villes, il vous faudrait explorer tous les chemins possibles de longueur cent. Ça fait beaucoup de chemins ! Le prof, un super macho, s'est moqué de moi parce que j'essayais de modifier mon algorithme pour que ça marche. Je me suis dit : « ça me prendra le temps qu'il faudra, mais j'y arriverai. » Ça m'a pris trente ans ! Parfois, je me dis que j'aurais pu trouver des trucs plus funs pour occuper toutes ces années...

Andželika conclut en envoyant des baisers à la foule des avatars. Standing ovation. On passe au cocktail « virtuel ». Je m'offre une bière. Ma voisine se sert un verre de vin. Charline – on a échangé les prénoms – m'interroge :

- Vous avez connu Andželika IRL ?
- Oui. Nous étions en thèse ensemble chez Inria, avant que l'institut ne devienne l'IERI.

Charline veut en savoir plus :

- Ça vous a surpris qu'elle ait prouvé que $P = NP$?
- Avant son résultat, pronostiquer que $P = NP$, c'était un peu comme de parier dans un match de foot entre Romorantin et le PSG, que la Sologne vaincrait.

Je plonge dans mes souvenirs.

Andželika ne pouvait pas se contenter d'envoyer son résultat à un journal. Les conférences ou journaux, qui auraient été appropriés, avaient décidé depuis longtemps de refuser tout article qui annonçait avoir résolu le problème, à moins qu'il n'ait été vérifié par des chercheurs de réputation mondiale. Ils avaient reçu trop de fausses preuves, des idées débiles qu'on écartait en quelques minutes, et des propositions plus sérieuses qui demandaient qu'on s'arrache le cerveau pour trouver l'erreur. Andželika s'appuyait sur toute une palette de techniques de *Descriptive set theory*, développées les années précédentes avec des collaborateurs. Après avoir obtenu son résultat, elle a « convoqué » des amis, des professeurs de Stanford, Rabat et Rome, quelques enseignants et des chercheurs français. J'étais parmi ces heureux élus. Elle nous a expliqué la raison de ce « séminaire impromptu » et demandé de ne pas ébruiter la

nouvelle. Nous avons passé deux semaines à vérifier la preuve. Chaque après-midi, Andželika nous expliquait au tableau son résultat. Le soir et une partie de la nuit, nous nous plongeons dans le manuscrit qui grossissait de jour en jour. Le premier jeudi, un étudiant a trouvé une faille que nous avons colmatée collectivement le lendemain...

La suite, c'est maintenant de l'histoire. Les bourses ont plongé. Andželika et sa vie privée « animée » (que nous vous raconterons peut-être un jour) sont devenues des sujets favoris des tabloïdes. Un collègue Finlandais a pensé avoir trouvé une faille dans la preuve, mais c'était juste qu'il avait mal lu une définition. Le mot « Zabawki » a remplacé geek dans le vocabulaire familial et Andželika, souvent mal orthographié, est devenu le prénom le plus choisi dans de nombreux pays, notamment en France et en Pologne. Comme personne ne trouvait comment casser les systèmes de chiffrements officiels, les bourses ont remonté.

Quelques mois plus tard, des informaticiens Ouïgours se sont servis d'une variante de l'algorithme de Zabawki pour casser le système de chiffrement du BlockchainMarket, et prendre en otage cette bourse internationale qui venait juste de dépasser le Nasdaq en volume d'échanges. Les bourses ont replongé. Andželika est intervenue au 20 heures de Twitter pour expliquer que le W3C ³ avait anticipé la situa-

³ [World-Wide-Web consortium](#)

tion. BlockchainMarket-2 prenait le relai. Cette situation risquait de se reproduire avec d'autres systèmes mais tout était fait pour que de nouveaux systèmes de chiffrement prennent le relai. Les bourses ont remonté.

Mais revenons à notre histoire. Elle se termine en 2067, le soir de la cérémonie du prix Turing. Charline et moi avons bavardé un long moment avant de nous donner rendez-vous à « La boule rouge », mon resto de couscous préféré.

Quelques habitués autour du patron regardent avec plus d'un milliard d'autres spectateurs un robot triompher à l'Eurovision, pour la France, dans une version déjantée de « Cette année-là » de Claude François. Dans la salle du fond, Charline et moi abusons de la kémie et du Gris de Boulaouane pour arroser le résultat d'Andželika et notre rencontre. Elle n'était même pas née quand Claude François est mort ! Les robots nous battent aux échecs, au Go, à Jeopardy! Ils sont meilleurs que nous au foot ; ils chantent mieux que nous. Que nous reste-t-il ?

Le sourire de Charline...

Fin

Paris, 30 Août 2017